

Il n'y a là d'ailleurs qu'un échange d'affection, car si Paris aime la souveraine espagnole il faut avouer que la souveraine adore Paris et se plaît à l'affirmer, quand dans un bon sourire elle dit :

« Lorsque j'étais en exil je disais que je préférerais la moindre cabane sur le sol d'Espagne à mon palais de France. Maintenant chaque fois que je reviens à Paris c'est avec un plaisir toujours renouvelé que je me retrouve chez moi et, si mes devoirs ne m'appelaient pas près des miens, je ne le quitterais jamais, j'y vivrais constamment. »

Et dans ce vaste hôtel de l'avenue Kléber, où l'accueil fut toujours éclectiquement hospitalier, la Reine — qui menait grand train et possédait sa « Maison royale » — a toujours sa petite cour intime dont les mariages au loin et la mort ont, seuls, pu éclaircir les rangs; aimée et populaire à Paris presque autant qu'à Madrid, son arrivée est une fête et ses départs sont des regrets.



S. M. la reine Christine.

Rome n'est pas dans Rome, elle est toute où je suis, pourrait-elle dire plaisamment, et de fait, le Palais de Castille est vraiment devenu terre espagnole, lieu d'amical asile et non d'exil, grâce à la Souveraine pour qui l'amertume d'un renoncement volontaire fut un fleuron de plus ajouté à la couronne qu'elle fit, si artiste, si libérale et si généreuse.

Son avènement et son renoncement au trône, qui furent bien les faits les plus particuliers de l'histoire contemporaine de l'Espagne, mettent en pleine lumière toute sa réelle valeur et la fixent à jamais inoubliable dans l'âme de l'Espagne.

Les causes de sa chute furent toutes politiques et ne la privèrent pas d'une amitié, et c'est ainsi qu'on peut dire qu'elle était la seule souveraine qui n'avait pas d'ennemis.

Sans rien abdiquer de son rang, ni de ses prérogatives, ne traduisant ses aspirations que juste ce qu'il faut pour un trait d'esprit, elle a su frayer avec tous les partis, sans s'attacher à aucun. Elle a protégé ouvertement des républicains, tout en leur refusant l'accès au pouvoir, alors qu'ils étaient libéraux; souveraine toujours et la plus charmante des femmes, on la voit mettre à l'aise ses serviteurs les plus humbles. Elle embrasse ceux qu'elle reçoit, elle tutoie volontiers ses familiers et c'est bien toujours la Reine, accoutumée aux exubérantes ovations, qui riait au peuple qu'elle saluait des yeux, de la tête, des épaules, des bras, de la main, avec son mouchoir, son ombrelle ou son éventail.

A Paris, elle fréquentait le noble faubourg où le grand

respect qu'on lui témoignait ne l'aveuglait pas au point de lui faire oublier qu'elle se devait aussi à ses cousins, les princes d'Orléans, et aussi, avant la loi d'exil, au prince Napoléon.

Et ce fut elle, la première Majesté, qui consentit à se plaire à l'Élysée, aussi M. Grévy était-il pour elle plein de déférences, et les visites, à l'occasion du jour de l'an, dépassaient avec M^{me} Grévy l'honnête longueur prévue par le protocole, car la simplicité de la Reine et les qualités d'intérieur de la présidente permettaient d'aborder tous les sujets.

Allant partout, à l'Opéra, au Bois, dans les rendez-vous élégants où chacun est chez soi en n'étant chez personne, S. M. Isabelle se plaisait à recevoir toutes les personnalités de quelque valeur et de quelque ordre qu'elles fussent mais n'en allait voir aucune.

Quant à son cœur, tous ceux qui ont souffert et qui se sont adressés à sa Royale munificence ont pu en juger ; on ne le dira jamais trop. Bonne, compatissante, prodigue aux pauvres, paraissant s'imaginer qu'aux mains d'une Reine, l'or doit être inépuisable, elle a été le cauchemar financier d'Alphonse XII et l'angoisse du « plus tard » pour tous ceux qui furent chargés de ses finances. D'elle ce léger croquis et cette jolie anecdote rapportés dans la *Société de Madrid*, livre d'un diplomate dont les indiscretions firent grand bruit, voici quelques années :

« Isabelle mourra sans connaître la valeur d'un maravédi ; elle a donné, donne et donnera sans cesse. Elle a fait cadeau à l'Espagne du plus beau musée du monde et a

constitué des dots de 400.000 francs à des filles de généraux qui ont puissamment aidé à la détrôner. »

On peut dire sans la blesser que la générosité de la Reine va jusqu'à la prodigalité : elle ne tient pas aux richesses, mais elle a sans cesse besoin d'argent pour les autres.

Un jour, à Madrid, quand elle était la souveraine, le dispensateur de ses dons, fatigué de répandre l'argent que la munificence royale semait à droite et à gauche, imagina une chose qui devait arrêter, croyait-il, Sa Majesté dans ses largesses. La Reine lui avait ordonné d'envoyer 20.000 francs à un homme de lettres dans le besoin, il fit changer vingt billets de 1.000 francs en très petite monnaie et il étala le tas sur une table au passage de Doña Isabel. « Qu'est-ce que c'est que ce trésor ? demanda-t-elle. — Ce trésor, Madame, c'est la somme à verser à l'homme de lettres. » La Reine sourit, convint n'avoir jamais vu tant d'argent, mais elle ajouta : « Raison de plus pour l'envoyer. »

Grande chrétienne, le pardon dû aux injures n'a cependant pas effacé en elle les aspirations de l'Espagnole et dans sa retraite de Paris, dans ce vaste hôtel de l'avenue Kléber où elle semble — parmi les frondaisons d'un parc minuscule et charmant — s'être retirée moins du trône que du monde, Doña Isabel n'oublie rien et garde une rancune, épique comme les combats de Don Quichotte, contre ceux qui la firent abdiquer.

A ce sujet on raconte l'anecdote suivante :

Au commencement du combat de Lucar, Don Carlos se tenait sur une hauteur. Il aperçut, dans la direction d'Esquinza, un groupe de cavaliers qui s'éloignaient à toute vitesse. C'était Don Alphonse : quelques minutes plus tard, il aurait été pris. On dit que la noble Reine Isabelle qui vit au milieu des Français entourée de l'affection et du respect de tous, se serait écriée :

— J'aurais préféré voir Alphonse prisonnier de Carlos que captif de la Révolution !

Il y a dans cette exclamation une rancune personnelle exprimée ; Isabelle se souvient du pont d'Alcolea, elle n'a point oublié que son fils a été placé sur le trône par ceux-là mêmes qui l'avaient renversée lorsqu'elle y était assise.

Mais il est permis de supposer que c'eût été le contraire qui se fût passé et qu'Alphonse XII eût été mieux traité par les républicains que par les carlistes.

La part très considérable qu'elle prit dans l'éducation de son fils fut d'un singulier contraste avec celle qu'à la même époque une autre souveraine exilée, l'Impératrice Eugénie, donnait au Prince Impérial. Tandis que celui-ci devait — en Angleterre seulement — refréner toute jeunesse, toute initiative et toute gaieté sous la contrainte d'une sévère et morne existence d'écolier pauvre, au contraire, Doña Isabel, écoutant ses conseillers intimes, envoya Alphonse visiter les cours d'Europe, l'escarcelle garnie fort honorablement, avec, pour mission, d'apprendre à fond la langue des contrées parcourues. De cette façon, Alphonse XII connut la plupart des langues européennes, les parlant ou les

écrivait avec une égale facilité, et c'est ainsi qu'il put étudier les peuples afin de mieux connaître le sien.

Alphonse XII s'écria plaisamment un jour, après avoir vu le palais de son auguste mère : « Je voudrais être roi détrôné, avoir beaucoup d'argent et vivre à Paris ! » Le mot était justifié par l'atmosphère de haute cordialité, de somptueuse élégance et de courtoise gaieté, qu'on respirait dans la demeure de celle qui fut et qui reste appelée la « Grande Isabelle » afin, sans doute, que se perpétue plus adoucie et plus aimable, la mémoire des grandes Catherines de jadis.

On *respirait*, ai-je dit, car déjà flotte sur cette résidence royale le souffle crépusculaire des mélancolies et de ce que Bacon appelait les *softnesses* suprêmes. Les Rois, comme les Dieux et les Légendes, ont pris la route de l'exil ; et, dans la brume de la médiocratie qui les enveloppe, leur énergie s'émousse quand ils sont assez sages pour n'être point factieux : puis, c'est l'absence de ces grandes solennités qui est à la majesté royale un stimulant de grandeur, comme les parades sont un excitant au courage pour les soldats. Et, sans abdiquer aucune des prérogatives de jadis, on s'isole et on abandonne enfin l'étiquette royale, pour rêver plus longuement au passé, pour songer peut-être à l'au delà.

C'est qu'aujourd'hui, la femme autant que la souveraine revit en son cœur les étapes de sa vie. Mère, elle revoit — en la personne de Doña Maria-Christina, — sa mère Marie-Christine des Deux-Siciles, lui sauver sa précaire couronne en se débattant sept ans sous le fardeau de la Régence

contre les factions des républicains et du carlisme naissant. Grand-mère, elle retrouve, en S. M. Alphonse XIII, ses premières angoisses de frêle bébé de trois ans déjà couronné qui grandit parmi le souffle des révolutions en puisant chaque jour dans la tristesse d'être orphelin son charme de douceur et d'intense énergie.

Alors, dans ce retour vers le passé où se fond si bien le présent, la Reine Isabelle II oublie qu'un prêtre fanatique voulut la tuer — voici quarante-six ans déjà — et, délaissant un peu les amitiés qui lui rendirent joyeuse la terre de France, elle s'isole dans la prière et appelle le miracle sur ce qui est toujours pour elle son royaume d'Espagne.

Comme un jour du printemps dernier, je désirais savoir si cette sorte de renoncement devait persister au Palais de Castille (car déjà la petite cour qui y résidait a été en grande partie licenciée voilà plus d'un an) j'allais trouver l'un des derniers fidèles que Sa Majesté conserve auprès de sa personne.

Grand vieillard de 65 à 70 ans, maigre, un peu voûté, tête longue, pointue, cheveux gris, clairs, soyeux et peu épais, ramenés à la Charles X, moustache grise et mouche presque blanche, peau parcheminée, tel est le marquis de Grijalba, chambellan de Sa Majesté. Il me reçut dans son cabinet de travail.

Au premier étage du Palais, à droite de l'escalier d'honneur après une petite antichambre obscure, dans la pièce plutôt petite mais haute de plafond, quelques tableaux, deux bibliothèques, un petit coffre-fort entre la fenêtre et le coin où s'appuie l'une des bibliothèques; contre cette

bibliothèque; le fauteuil du chambellan, sur un grand bureau ordinaire des paperasses, des brochures et des livres de comptes.

L'heure étant matinale, Son Excellence était en simple



S. M. le roi François d'Assise.

costume, chemise de flanelle blanche nouée d'un foulard blanc aux deux bouts pendants, veston de molleton gris fer à ganses, brandebourgs et revers de soie gris fer.

D'abord plutôt froid, tout en mâchonnant un cigare qu'il laisse et reprend, le chambellans'excusesouvent de la façon incorrecte — dit-il — dont il parle le français, mais il s'anamera tout à fait lorsque la causerie abordera la guerre hispano-américaine :

— Sa Majesté, Mon-

sieur, commence-t-il, répugne absolument à voir citer son nom, dans les livres, comme dans les journaux...

Inconsciemment je souris. Oh ! avec beaucoup de discrétion ; c'est que je me rappelle toutes les publications qui

remplirent les petits journaux de Madrid, après la chute de la Reine et des vers caustiques de M. Manuel del Palacio susurrèrent leur chant aigrelet dans ma mémoire.

« *Los reyes que salen à Balazos
Acaro volverán
Pero aquellos que salen à escobazos
Esos no volverán* » (1)

Il était cruel parmi les plus cruels, ce futur académicien, en parlant de la Souveraine déchuë, dont le fils allait pourtant le nommer ambassadeur. Il était cruel et il n'était qu'un des mille et un poètes qui célébrèrent chacun une nuit au moins de leur Reine; de leur Reine qui fut belle comme la Salomé de Baudry et charitable mieux que la Clarisse de M. Paul Adam.



S. M. la reine Isabelle II.

1. Les rois qui partent sous les coups de fusil. — Peut-être reviendront-ils. — Mais ceux qui s'en vont sous les coups de balai. — Ceux-la ne reviendront jamais.

Mais la malice du souvenir des lectures a dû être devinée par mon interlocuteur, car vivement, il reprend :

— Sa Majesté veut à tout prix se tenir hors de la politique et de ses coteries. C'est ainsi que quatre dames de la plus haute société étant venues, il y a quelques jours, lui demander de prendre la présidence d'un comité fondé pour venir en aide aux blessés espagnols, elle a nettement refusé d'en faire partie. Elle a simplement remis à M. l'Ambassadeur d'Espagne ce qu'elle destinait à nos malheureux compatriotes blessés.

Et pour me prouver qu'il est inutile d'espérer quelques détails concernant le prochain — et même l'actuel — train de vie au Palais, son Excellence conte, avec humour, le léger dépit qu'éprouva une des plus fidèles et des plus ferventes amies de Sa Majesté, M^{lle} de Yrrigoyen, qui ne put obtenir quelques renseignements diplomatiques sur cette petite cour d'Espagne devenue si parisienne; et ce sont encore les plaisantes mésaventures de l'éminent académicien Henry Houssaye — ami de Sa Majesté pourtant — qui ne peut recueillir au Palais de Castille certains documents qui lui seraient nécessaires pour ses essais d'histoire contemporaine et doit, bien malgré lui, passer à côté de la vérité; tout comme M. Mirecourt dont certains passages de l'*Histoire contemporaine d'Espagne* sont aussi dénués de vraisemblance que les récits de l'*Estafeta de Palacio*, « lisez, ajoute comme preuve le très docte chambellan, lisez notre *Histoire contemporaine* de Veragua que les *Débats* ont traduite, vous y verrez jusqu'à quelles singulières méprises peut conduire le parti-pris d'une

opinion ! M. Veragua est républicain, mon Dieu ! c'est peut-être son excuse, car, en Espagne, il faut bien l'avouer, nos écrivains, à quelque école, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne peuvent garder assez de sang-froid pour juger, ou simplement parler, en toute impartialité ! »

Comme l'aveu ne laisse pas que de me surprendre, le marquis de Grijalba sourit et en atténue l'effet sous une douce et railleuse philosophie, il conclut que le mal n'est peut-être pas grand et qu'enfin cela oblige les uns et les autres à rechercher davantage comme à essayer mieux, à déchiffrer les énigmes, d'où cette expressive volonté de Sa Majesté : ne rien dire à quiconque de ses pensées, de ses projets et de sa maison, mais laisser conter ou écrire, sans rectification d'aucune sorte, tout ce que les journaux ou les auteurs voudront...

Alors une pause, puis Son Excellence continue :

— La Reine, Monsieur, aime trop la France et est trop reconnaissante au gouvernement français de la généreuse hospitalité qu'il lui accorde pour paraître vouloir favoriser quelque parti que ce soit en politique, comme nationalité. D'ailleurs, Sa Majesté, en raison des tristes événements d'Espagne, Sa Majesté a cessé toutes réceptions et le Palais est, pour ainsi dire, fermé ; quant à nos sorties, elles n'ont lieu qu'une fois par semaine à peu près : nous allons à Épinay, déjeuner ou dîner chez le mari de Sa Majesté, le roi don François d'Assise.

Dans quelques jours nous allons partir en voyage et passerons les mois d'été dans différents châteaux. Vous le voyez, Monsieur, la vie ici est des plus simples...

Un valet de pied, culottes courtes, bas blancs, habit bleu à la française, aux parements et collets ornés de deux larges galons d'or, entre à ce moment; sur un plateau d'argent, il tend au Marquis quelques lettres...

Puis nous parlons de la guerre : le Chambellan est revenu de toutes les illusions et me cite ce mot, pour lui typique, d'un de ses anciens amis, *Yankee*, secrétaire de la légation des Etats-Unis, au Chili : « L'homme est une machine à gagner de l'argent, la femme une machine à dépenser l'argent »... et les deux souvent, répliquai-je tandis que le Marquis continuant disait avec tristesse la fin prochaine de la race latine écrasée par ces deux potences (puissances) l'Amérique et l'Angleterre, alors que, seul, Guillaume II en dépit du Reichstag aurait prévu le danger et organisé sa marine. « La perte de la foi, Monsieur, cause nos malheurs, on a enlevé au peuple le charme de la mort dans l'espoir d'au delà. Mais l'Espagne mourra comme un gentilhomme. »

Et pourquoi le nier? Ce vieillard m'émut car il m'apparut bien comme Don Quichotte toujours disposé à mourir, mais désireux de mourir en beauté. J'ai retrouvé en lui toute l'âme espagnole — cette âme vaillante, vibrante, frissonnante, éprise de luttes, d'aventures, de rêves grandioses, et peureuse de l'inconnu; cette âme un peu mélancolique, non trop, mais juste assez pour chanter avec goût, bruyante aussi pour les fougueuses harangues, et forcée de se débattre dans un corps vieilli et lassé.

Lorsqu'il m'eut reconduit jusqu'au palier de l'escalier d'honneur où deux armures d'antiques *Alabarderos* gar-

daient, tels des corps sans âme, le seuil du grand salon, Son Excellence le Marquis de Grijalba me quitta sur ces mots :

— Et si parmi vos amis du palais vous trouviez des renseignements, je vous en prie, ne dites pas qu'ils sortent d'ici.

— Non, Monseigneur.

Je ne dirai donc pas autre chose de la vie actuelle au Palais de Castille si ce n'est que la maison s'est peu à peu fermée aux aimables indifférences et aux amicales frivolités pour ne plus s'ouvrir — sous la vigilance d'une livrée bien réduite mais toujours de haut style — qu'aux cordiales et réconfortantes amitiés de toujours.

De même que ses affections de Reine, Doña Isabel a laissé sa Cour à Madrid et n'en garde plus auprès d'elle que le souvenir — délicat comme une ombre.



III

Alphonse XII

Le véritable maître d'Alphonse XII fut certainement l'exil; ces leçons de choses qui en dérivent constituèrent pour lui la seconde éducation que se fait tout homme à sa sortie des bancs de l'école; il lui dut le développement de ses qualités natives, plus complètes que celles de la moyenne cultivée de son peuple, et l'expérience des précieuses amitiés, faites au cours des voyages, toutes choses qui lui permirent d'assurer la paix intérieure de l'Espagne.

Lorsque la Reine Isabelle, après la Révolution de 1868, était venue, avec toute sa maison, se fixer à Paris, Alphonse XII avait environ onze ans. Dès le commencement de l'année scolaire 1868-1869, le jeune prince fut confié aux professeurs du collège Stanislas — que dirigeait alors avec une grande autorité et une calme douceur l'abbé

Lalanne — afin de se préparer à la première communion et d'apprendre le français qu'il ignorait absolument. Doué d'un merveilleux esprit d'assimilation, l'enfant, au bout de quatre mois d'étude, pouvait lire couramment nos clas-



S. M. Alphonse XII à onze ans.

siques, expliqués, après de long mois de préparation, aux écoliers de son âge. Aussi son assiduité et sa bonne volonté aidant, il garda de son passage à Stanislas un excellent souvenir et, plus tard demanda lui-même à faire partie de l'Association des anciens élèves.

Comme un Roi en fonction ou éventuel, quoique sans trône, et même écolier, ne peut se mêler au vulgaire, on avait pour toute installation spéciale aménagé de façon assez simple, dans la cour même de l'établissement, au rez-de-chaussée, un petit salon, dont le triste et maupiteux meuble d'acajou provenait d'un bric-à-brac de la rue Vavin; le prince y passait ses journées sous la garde d'un précepteur.

D'ordinaire, les enfants ne font pas très grand cas de ces personnages, souvent trop moroses, que l'on place à leur côté afin de guider leurs premiers pas vers l'étude et de leur donner des préceptes de morale; pour Alphonse XII il n'en fut pas de même, car il s'attacha si bien aux trois précepteurs à qui sa jeunesse fut confiée, qu'il garda toujours en lui quelque chose de chacun d'eux. Le premier fut le comte de Lossa, gentilhomme de la vieille Espa-



S. M. le roi Amédée.

gne, prêt à tous les dévouements, mais dévôt plus que l'Inquisition elle-même. Le second était un brave, le vieux brigadier-général O' Ryan y Vasquez, la consigne faite homme.

Et lorsque, la guerre franco-allemande ayant éclaté, la famille royale se fut réfugiée en Suisse, créant une résidence princière dans cette cité de Genève accueillante autant aux touristes cosmopolites qu'aux révolutionnaires internationaux, ce fut à un diplomate

S. M. la reine Maria,
femme du roi Amédée.

du plus aimable et subtil mérite, Señor D. Guillermo Morphy, que S. M. Isabelle II confia l'éducation de son fils.

Les petits potins de la Cour rapportent que, pendant les premières années de ses fonctions, le très fin précepteur parut d'abord un peu dégagé du souci morose d'instruire personnellement son futur Roi. Plus souvent à Paris qu'auprès de son royal élève, Morphy semblait se désintéresser de la tâche assez ardue qu'il avait assumée ; pourtant, il écrivait presque quotidiennement des lettres pleines d'excellents conseils et d'un sens pratique tout à fait raffiné, au jeune prince que déjà — avec de diplomatiques instances — il engageait à visiter toutes les cours d'Europe et quand celui-ci, au hasard des officielles étapes, rencontrait son spirituel précepteur et le questionnait sur ses fréquentes absences :

— Mais je travaille pour vous, Monseigneur ; laissez moi faire ! répondait, avec un sourire évasif, le diplomate Morphy.

— Sans doute, disaient les langues jalouses et défiantes du Palais, sans doute M. Morphy est-il occupé à compléter son éducation dans les archives ou auprès des administrations de France ?

En réalité, fort avisé, d'une prudence extrême, sachant avec quel souple doigté et quelle science de l'impeccable à-propos on doit user des grands leviers de la vie sociale, il fréquentait surtout les rédactions de journaux... pourquoi ? la suite de cette esquisse va le démontrer.

Nous n'ajouterons que ceci sur la personnalité de ce très particulier précepteur : c'est que D. Guillermo Mor-

phy y Ferriz de Guzmán fut un des plus éclairés et des plus séduisants de ceux qui s'attachèrent à la fortune d'Alphonse XII; excellent musicien, fort épris d'art et de littérature, il se faisait un bonheur d'être le consolant mécène des artistes inconnus ou malheureux; d'une honnêteté à toute épreuve, d'une rare prévoyance, il lui aurait été facile de dominer l'esprit de ce souverain qu'il avait vraiment façonné dans l'exil, mais sa réserve égalait son mérite et jamais, bien que créé comte de Morphy en récompense de ses services, il ne voulut faire de ses fonctions un instrument d'influence; tel qu'il fut comme précepteur, tel qu'il était comme secrétaire des commandements de Sa Majesté Catholique, tel il reste aujourd'hui occupant le poste délicat de secrétaire particulier de S. M. la Reine régente.

De Genève, Alphonse alla à Vienne où il entra au Theresianum (collège des Nobles) afin de s'initier à l'art militaire. Mais la Reine Isabelle II, ayant abdicé en sa faveur le 26 juin 1870, le jeune prince — dès lors Alphonse XII — revenait à Paris, y passait quelques mois, puis allait compléter son éducation en Angleterre.

Et lorsque, trois ans plus tard, de l'École militaire de Sandhurst, où il comptait parmi les meilleurs élèves, il adressait, le 24 novembre 1874, son premier manifeste aux membres du Cercle conservateur de Madrid, les événements d'Espagne le trouvaient prêt à faire acte de souverain.

Tandis que le maréchal Serrano luttait, dans le Nord,

contre les carlistes, le général Martinez Campos soulevait des régiments en faveur d'Alphonse XII et, le 27 novembre 1874, à Sagunto, faisait un *pronunciamento* pour la restauration de la monarchie, *pronunciamento* bientôt suivi d'un autre à Madrid même, le 31 décembre suivant, par lequel M. Canovas del Castillo proclamait Roi Alphonse XII et, prenant la présidence du Conseil des ministres, laissait à Martinez Campos la lieutenance générale du royaume.

Le Roi, qui était alors à Paris, auprès de sa Mère, s'embarquait aussitôt à Marseille et faisait son entrée royale à Madrid parmi les acclamations du peuple.

L'Europe fut bienveillante envers le jeune souverain et la France, par les multiples voix de la presse, admira sa crânerie et lui fit, sur sa belle mine, crédit de gloire et d'amitié; — c'était là le résultat des travaux ou des causeries, parmi les salles de rédaction, du comte Morphy.

La dévotion et le respect de la tradition du comte de Lossa, le devoir strict et l'amour des armes du général O' Ryan y Vasquez, la diplomatie raffinée et le goût des arts du comte Morphy, Alphonse XII s'était assimilé toutes ces qualités; mais il se trouvait que l'exil, autant que la gêne d'Isabelle — cette gêne si souvent conjurée et toujours menaçante — les avait développées d'une façon toute particulière, atténuant, comme sous l'influence de l'hérédité française, les aspérités et les angles trop prononcés du caractère espagnol.

Fort engoué du militarisme allemand — persistant

caprice que Bismarck devait exploiter plus tard — Alphonse XII avait en lui l'étoffe d'un excellent capitaine, et c'est grâce à son appui que le général López Domínguez dut de pouvoir transformer en armée sérieuse les bandes, courageuses mais indisciplinées, des *guerilleros*. Élegant cavalier, fin tireur, et même... joueur, il cultivait avec passion tous les sports et se livrait à la chasse ou aux jeux d'échecs et de billard, pour ce que « ces distractions, disait-il, sont les meilleurs excitants des facultés militaires ». Ce dernier passe-temps, d'après les on-dit de la Cour, lui coûtait même annuellement quinze mille livres qu'il perdait trois fois par semaine, avec une bonne grâce et une régularité parfaites, en se faisant battre au noble jeu par le très habile amateur duc de Ahumada.

Si le pompeux, prolix et disert peuple d'Espagne ne l'avait pas accepté pour roi, Alphonse XII eût été son orateur favori. D'une imagination très vive — et la conception rapide — il avait la parole précise et le ton enjoué ; manquant peut-être de patience, il écrivait peu, mais, ayant le don inné du verbe, il savait composer un discours.

Cette faculté puisait dans les conversations des forces sans cesse renouvelées, car il s'assimilait encore, avant même qu'on eût fini de les développer, toutes les idées de ses interlocuteurs, il les reprenait alors et, les faisant siennes, les exposait ensuite avec un véritable bonheur. Aussi, a-t-on pu dire de lui, comme du prince de Galles, qu'il savait entendre mais non pas écouter.

Par cette affabilité, le goût de la vie aimable plutôt

que celui de la mondanité froidement élégante, par l'amour encore, amour plus sincère que raisonné, des arts en général et des artistes en particulier, Alphonse XII tenait vraiment de sa mère, mais pour cela seulement.

Souple et mince, la mine fatiguée, l'aspect chétif, d'une allure toujours raffinée, il paraissait bien plus élégant que Roi.

Le *dandysme*, en effet, fut la caractéristique de son apparence et c'est en lui que l'Espagne eut son Brummel.

Malgré les nombreux brevets — brevets qui diminuent de jour en jour — concédés aux fournisseurs de Paris en témoignage de reconnaissance pour les services rendus autrefois, Don Alfonso, de retour en Espagne, se faisait habiller à Londres, commandait tout à Londres.

Monarque de la toute dernière modernité, Alphonse XII était ainsi orateur à Madrid, boulevardier à Paris, soldat à Berlin et homme d'affaires de suprême élégance à Londres.

L'atavisme de prodigue qui était en lui se cuirassait triplement de savante économie, car l'exil lui avait été moins ennui que leçon. Défiant, par scrupule autant que par calcul, des courtisans du malheur, volontairement il sut oublier les services rendus à Isabelle II par des banquiers belges et français et ce fut dans une banque anglaise qu'il plaça ses royales économies : un demi-million de réaux par mois, dit la légende. Peut-être était-ce là le motif qui le poussait à traiter plaisamment l'ex-roi Amédée de « confrère dégomme » et à trouver que l'idéal d'un homme est d'être « souverain détrôné, riche

et habitant Paris », phrase qui semble avoir été son testament moral.

Enjoué, gai, plaisant, Alphonse XII l'était surtout, et ce « bon garçonisme » avait pour origine cette belle humeur native qui est le fond même du caractère espagnol dont la « morgue castillane » n'est que la *capa* qui la recouvre très superficiellement.

Rien ne fut moins guindé, paraît-il — et nous le tenons de témoins oculaires — que les Conseils des ministres tenus sous la présidence d'Alphonse XII.

Un trait entre mille que rapporte M. Planté dans son livre *San Sebastian* :

« Certain soir de lundi gras, le jeune Roi se trouvant avec son ami le duc de Tamamès, neveu de l'Impératrice Eugénie, se plaignait devant lui du peu d'animation et de gaieté des deux jours gras déjà écoulés, le dimanche et le lundi.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le duc en souriant, il reste encore demain mardi pour réparer le temps perdu : que Votre Majesté me laisse faire.

Le lendemain, au moment où le Roi entra dans la salle du Conseil pour présider le Conseil des ministres, il recule étonné, une masse informe s'agitait devant lui, saluée à chaque mouvement par une explosion d'hilarité des autres assistants. Cette masse informe n'était autre que son ministre de l'agriculture, que le duc de Tamamès avait guetté à son entrée dans la salle du Conseil, et coiffé inopinément d'un sac de farine. Le malheureux ministre se débattait de son mieux, à l'aveuglette, pour sortir du sac : le Roi se



mêla à la gaieté générale; le ministre, une fois dégagé, fit chorus. Puis, on passa aux affaires sérieuses qui ne s'en portèrent pas plus mal ce jour-là. Notez, d'ailleurs, que l'aimable auteur de cette affaire de carnaval, le duc de



Maréchal Serrano.

Tamamès, est aujourd'hui gouverneur de Madrid, et qu'il remplit parfaitement son office. Dans la péninsule, il n'y a pas que les Portugais qui soient toujours gais. »

Ce moderne Souverain faisait encore preuve de charmant laisser-aller, même avec les plus minces fonctionnaires de son royaume.

« — Un jour, nous racontait

M. Lapuya, jeune écrivain espagnol, un jour que je travaillais avec quelques amis au *Museo arqueológico* de Madrid, S. M. Alphonse XII vint visiter l'édifice avec un prince autrichien dont il se faisait, depuis quelques jours, l'aimable cicerone.

Comme il entra dans la salle où nous nous trouvions, mes amis et moi, nous nous levâmes et nous nous découvriâmes respectueusement.

Le Roi, qui portait son chapeau haut de forme sur la tête, s'écria :

— Messieurs, couvrez-vous ; il fait très froid ici...

Et comme nous n'obéissions pas à l'aimable injonction, il insista :

— Alors, si vous ne vous couvrez pas, c'est moi qui vais me découvrir... »

Au fond, très sceptique et très bon, Alphonse XII savait être majesté parmi les conservateurs et démo-

crate avec les ralliés qui voulaient bien gravir les marches du Palais pour aller baiser la main de la Reine.

Avec lui, la Cour d'Espagne se transforma et parut s'éclairer d'un sourire, les galas perdirent un peu de leur antique, solennelle et dispendieuse splendeur, mais ils gagnèrent en cordialité. L'étiquette rigide d'autrefois s'hu-



Stanislas Figueras.

manisait et la Majesté royale, se faisant plus accessible, pouvait dès lors réduire ses dépenses et songer un peu à l'avenir sans rêver, comme jadis, à l'arrivée problématique des gallions d'Occident.

Au résumé, aimable, élégant, économe, artiste, sceptique et bon, Alphonse XII eut toutes les qualités d'un excellent roi constitutionnel, et mérita de ne pas devoir à la flatterie le noble titre de *Pacificateur* que lui décernèrent les partis politiques un moment réconciliés.

Sa mémoire prodigieuse lui servit bien souvent et devint chez lui une vertu diplomatique.

Enfin, comme pour colorer cette existence qu'une mort trop prématurée devait trancher en son plein essor, Alphonse XII fut un délicat poète, adoucissant, mitigeant autant qu'il le pouvait, les rigueurs de l'étiquette pour n'en plus garder que la distinction exquise d'une familiarité sans pose ; il transforma, pour ses intimes, le « Salon chinois » du Palais royal, en une sorte de petit cercle rieur — de presque « Chat noir » dont il rêvait — où les vers graves ou gais alternaient avec les chansons folles ou sentimentales.

Et c'est ainsi qu'on a pu dire d'Alphonse XII qu'il savait tout, hormis le turc, le russe et la musique.

IV

Le premier mariage du Roi

L'exil, qui lui avait été un enseignement fécond, fut encore pour Alphonse XII un « maître du bonheur ».

En effet, c'est en exil qu'il lui fut donné de connaître les deux femmes qui devaient — en lui créant le charme d'un foyer — partager, avec son cœur, les soucis des devoirs dynastiques : sa cousine Doña Maria de las Mercédès et son amie l'Archiduchesse Marie-Christine

Si l'affection du petit cousin et de la petite cousine jouant ensemble au ménage était devenue un fait accompli, le premier mariage d'Alphonse XII n'avait été, en somme, qu'une princière idylle et les époux avaient bien quarante ans à eux deux lorsque la mort prit la toute jolie Reine Mercédès. Mais le royal étudiant avait trouvé assez d'intimité à la Cour d'Autriche pour avoir le loisir de connaître

et d'apprécier la jeune et joyeuse Archiduchesse à qui plus tard il remettrait le soin de calmer sa douleur.

Chaque année, durant l'exil, la famille royale d'Espagne, S. M. Isabelle II aussi bien que les Montpensier, se rendaient à Vichy et voisinaient avec la comtesse de Paris, cette autre exilée, châtelaine au château de Randan.

Alphonse, les vacances venues, accourait auprès de sa Mère et retrouvait la chère petite cousine Mercédès qui lui parlait bien volontiers du temps où il serait Roi.

Et les économies de sa bourse d'écolier étaient alors consacrées à l'achat de quelques cadeaux. Mais les bijoux sont d'un prix élevé et souvent les prévisions étaient dépassées. Plus d'une fois, chez son bijoutier ordinaire, il lui arriva de dire tout en mordillant son gant, avec un reste d'accent méridional, que depuis il perdit, pendant que Mercédès le regardait anxieuse :

— Aïn ! c'est un peu cher !... j'achèterai ça quand je serai Roi.

Puis, l'automne venu, le jeune Prince retrouvait sa seule et véritable, joyeuse et si sérieuse amie l'archiduchesse Marie-Christine. Avec elle, il se livrait à son goût favori des sports, jouait au billard, apprenait le vélocipède, lançait la balle au lawn-tennis, ou frappait les boules colorées du croquet.

Par les longues chevauchées, ils causaient comme de vieux et tendres amis, et Marie-Christine s'intéressait à cet enfant sans famille qui lui contait ses confidences d'amoureux et ses projets de prétendant ; — elle le forma.

Mais, à ce jeu de petite maman, son cœur s'était pris d'une affection sérieuse, quoique bien contenue, dont on peut apprécier aujourd'hui toute la force et la valeur.

Le premier amour d'Alphonse XII était né en exil, un peu contre le gré de S. M. Isabelle II.

— Une Montpensier sur le trône d'Espagne. disait-elle volontiers, serait fort capable, au profit de son frère, de faire détrôner son mari !

Malgré tous les obstacles suscités, le triomphe de cet amour s'affirma pourtant — lui gardant une jolieesse d'aventure d'autrefois, — le 23 janvier 1878, jour où fut solennellement bénie à Madrid, en l'église de N.-D. d'Atocha, l'union de S. M. Alphonse XII avec S. A. I. Doña Maria de las Mercédès-Francesca-d'Asis-Luisa-Ferdinande de Orleanos.

Les cérémonies magnifiques qui eurent lieu pour solenniser cet événement furent décrites par nombre d'écrivains de toutes les nationalités; nous en donnerons un rapide récit.

Ce fut du Palais royal que le Roi partit pour aller attendre à Atocha l'arrivée de sa royale fiancée. Le mariage fut célébré à onze heures.

Tout l'intérieur de la cathédrale était tendu de velours et de damas rouge, brodés aux armes de l'Espagne. Sur les piliers, les initiales de la princesse, deux *M* surmontés de la couronne fermée de la maison d'Autriche, alternaient avec la couronne du Roi; le chœur était tapissé de velours sur lequel figurait un semis de lions, de tours et de fleurs

de lis. Aux voûtes, les drapeaux suspendus flottaient comme des rappels de gloires ancestrales.

A la façade de Notre-Dame d'Atocha se détachaient les inscriptions suivantes :

*A Doña Maria de las Mercédès de Orleanos
A Nuestro augusto Monarco D. Alphonso de Borbone*

Sur les arcades de la place de la basilique, tendues de tapisseries et fleuries de guirlandes, on lisait en lettres de fleurs :

*Bendigo Dios tan amoroso e inefable union
de los egregios cónyuges*

Entouré de tout le clergé diocésain, assisté des prélats espagnols, l'archevêque de Tolède, primat des Indes, donna la bénédiction nuptiale aux époux et le Nonce apostolique leur présenta une lettre de félicitations au nom de Sa Sainteté.

Ce fut vraiment un jour de liesse nationale tant le peuple était fier de voir ainsi s'épanouir triomphalement une de ces aventures d'amour qui sont un peu le pain de l'âme espagnole, ce pain dont la Provence — sœur de l'Espagne — a dit par son poète Aubanel :

*Manjas d'aise lou pan d'amour
Se n'en manjo pas chasque jour!*

Ce fut une frairie que ces noces et, le soir, Madrid illuminait féeriquement.

Puis, le lendemain, l'Espagne se souvenant qu'elle doit

toujours être catholique, se ruait aux églises pour y chanter des *Te Deum* de joie.

Le cinquième jour — qui fut le dernier de la série des fêtes — des députations populaires, précédées chacune de sa musique, de son *estudiantina* ou de son orphéon, se rendirent dans les jardins du Palais et, sous les fenêtres des appartements royaux, donnèrent une aubade aux souverains.

Leurs Majestés parurent au balcon accompagnées des ministres, des ambassadeurs et des fonctionnaires de la Cour. Alors, après quelques chants nationaux clamés par des milliers de poitrines, les danses nationales commencèrent, rythmées par les tambours de basque et les castagnettes, exécutées et mimées par de robustes garçons et de belles filles revêtus des éclatants et riches costumes des provinces. Et toutes les *seguidillas* andalouses et les *jotas* aragonaises, toutes les *sérénadas* de Tolède et les *boléros* de Majorque, toutes les *nannas* de Saragosse et les *fandangos* de Murcie y passèrent, faisant défiler sous les yeux des souverains l'éblouissement d'une Espagne heureuse qui leur souhaitait tout le bonheur.

.

Le bonheur devait être de courte durée.

Quatre mois après ces fêtes, comme un coup de foudre, la mort impitoyable frappait le Palais royal : en quelques heures la Reine Mercédès était emportée par le typhus.

Cette affreuse et soudaine maladie avait déjà porté ses ravages dans la famille royale ; une sœur de S. M. Mercédès en était morte huit ans auparavant ; bientôt son frère,

Don Fernando, en subissait un accès dont il mourait après un an de souffrance; puis, sa sœur aînée Doña Cristina

allait, après elle, mourir d'une affection typhique comme, enfin, devait en mourir Alphonse XII.



Marie-Thérèse de Bragance et Bourbon.

L'accès s'était déclaré le lundi 24 juin dans la nuit; le surlendemain les médecins jugeaient la situation désespérée. A onze heures du soir, la Reine avait perdu connaissance.

Cependant, grâce à l'hyperchlorure de fer et aux injections de quinine, une réaction se pro-

duisit vers les deux heures du matin : la Reine put reconnaître les assistants et répondre à son confesseur le cardinal Moreno, archevêque de Tolède, qui l'administrait.